

Ma fille Folie de Savina Dolores Massa

Martin Hervé

Numéro 257, été 2016

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/83613ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Hervé, M. (2016). Compte rendu de [*Ma fille Folie* de Savina Dolores Massa]. *Spirale*, (257), 75-77.

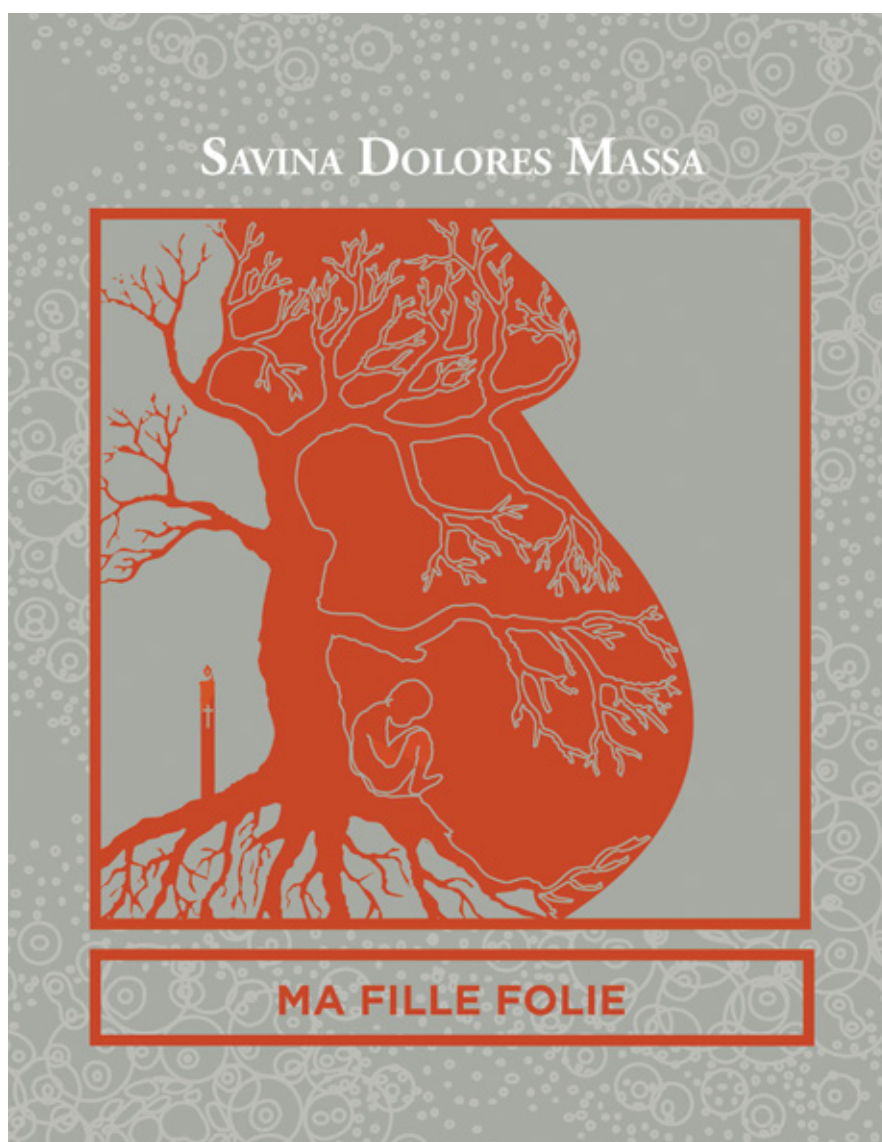
Les Mille Et Une Nuits De La Mère Schreiber

Par Martin Hervé

MA FILLE FOLIE

de Savina Dolores Massa

Traduit de l'italien par Laurent Lombard
Éditions de l'Ogre, 2015, 200 p.



Dieu aurait-il la forme d'une île ? Dans les hauteurs des collines et des montagnes de Sardaigne se perpétuent en tout cas des croyances issues de temps fort anciens. De ces roches parmi les plus vieilles d'Europe, la superstition a fait son lit et, à force d'érosion et d'absorption, elle a irrigué pour longtemps les esprits de ses habitants. Or le monde change et ce qui se disait auparavant sans crainte à la portée de l'oreille de chacun doit désormais être susurré dans les secrets d'une alcôve ou d'une cour oubliée. Cette même cour où se rend inlassablement Maddalenina, la vieille fille et pauvre folle du village, illettrée très peu dévote, surtout béate, d'une foi bien trempée en vertu de laquelle saints et reliques se trouvent asservis à ses petits désirs. Avec *Ma fille folie*, le premier roman de Savina Dolores Massa traduit en français, heureux sont les pauvres d'esprit car le royaume des vœux est à eux.

La cour des miracles

Si d'aucuns la jugent idiote, Maddalenina connaît toutefois ses mathématiques. À l'aube de ses 50 ans, elle se décide à procréer, à l'âge où sa propre génitrice connut sa dernière menstruation, qu'elle

confia à la terre. Les dates et les ères ont un pouvoir qu'il convient d'honorer. Mieux vaut donc tard que jamais : pour ne pas faillir à sa lignée, Maddalenina doit rentrer dans l'ordre des mères. Et pourquoi ne pas suivre l'exemple de la plus respectable d'entre elles, la Vierge Marie ? Sur les conseils de la guérisseuse du village, Maria Carta, elle se place sous le patronage de la mère du Christ et, dans une armoire où elle conserve les cheveux d'une jeune fille morte en odeur de sainteté et la photographie jaunie de ses défunts parents, elle redécouvre un grand cierge acheté sur les marches d'une église voilà plusieurs années. Alors, elle « *qui n'avait jamais connu les odeurs de l'amour, s'aima, en cet après-midi de plein hiver, inventant des gestes et des mots qu'elle n'avait jamais vus ni entendus en aucun lieu* ». Son amant de cire, Maddalenina le chérit si fort que le miracle germe dans ses entrailles : son ventre s'alourdit, les humeurs de la grossesse l'assaillent. Inconcevable, et pourtant le petit marché de la simonie connaît ses jours heureux. Pour Maddalenina, le sacré auréole tout, l'existence se conjugue sur une grammaire du merveilleux qu'elle accommode à sa guise.

Il faut dire qu'une vie de recluse passée auprès d'une mère veuve et fruste n'est pas d'un grand secours pour aborder les choses du désir. Dès lors, quand Maddalenina se met en quête d'un mari - un cierge ne peut décemment pas en

assumer le rôle -, elle s'en remet aux oracles du coucou de son horloge et souffle sur ses doigts les mots de la passion, qu'elle ouvre en direction de ses époux ; non pas un, mais trois élus, sainte Trinité oblige. Et pas n'importe lesquels : un vieil enseignant homosexuel et honteux, un estropié dont les rêves s'en sont allés avec sa virilité embrochée par un taureau et, enfin, un adolescent, fils de riche famille à la longévité surnaturelle, qui ne pense qu'à mettre fin à ses jours. Les prodiges ne sauvent en rien du ridicule dans la Sardaigne de Massa. Folle, Maddalenina l'est de cette folie sereine et terrible dans sa structure, folie poétique peut-être, une folie douce-amère dont on craint les énigmes qu'elle pose. Si chacun dans le village chasse cette « *crétine qui croit aux miracles* » dès qu'elle s'approche, est-ce à cause de la merde dont elle s'embaume les fesses depuis sa plus tendre enfance ou bien, comme songe Maria Carta, parce qu'elle « *est vivante, malgré tout ce qu'elle combine d'étranger à leurs habitudes. Ses discours sans queue ni tête n'entrent pas dans leur logique habituelle. Ce n'est pas facile d'apprendre à comprendre d'autres langages. Ça fatigue. C'est un risque de voir remises en cause des certitudes héritées. Même moi elle m'épuise, elle est dépourvue de raison : nous le croyons et nous le disons. De la nôtre du moins. Nous lui disons, Va-t'en, comme à un chien dont nous craignons qu'il veuille nous mordre la grosse veine du cou* » ?

Mémoire d'une sottise

Seule Maria Carta, celle qui par l'imposition de ses mains rajuste les os démis et répare les parapluies, assise près du vieux prunier de sa cour, accorde un peu de son temps à Maddalenina. Bien malgré elle en fait puisqu'elle est prise dans un étau, pétrifiée sur son siège et muette tel un fantôme assigné à résidence. Dans leur échange, qui rythme le roman, aucun mot n'est partagé : la folle soliloque de son verbe détraqué tandis que Maria Carta pense et s'apitoie, la première semblant parfois saisir au vol les mots formulés dans l'esprit perclus de la seconde. Pardessus elles deux plane le « *grand marionnettiste* » que la guérisseuse apostrophe silencieusement et à qui elle demande des comptes de sa malédiction, de ses souvenirs et des regrets qui la rongent. Est-il Diable ou Dieu ? Et Maria Carta, rêve-t-elle Maddalenina ou est-ce l'inverse ? Sont-elles mortes l'une et l'autre ou mortes l'une à l'autre ? « *Nous sommes simplement l'expression du cauchemar d'un étranger qui nous a pêchés par hasard dans ce monde : voilà ce qu'il en est* », se résigne pour un moment Maria Carta. La réalité elle-même est mise en doute. Théâtre, vie ou rêve, impossible de démêler le vrai du faux avec les propos insensés de Maddalenina. Ils sont pourtant tout ce qui reste à la vieille rebouteuse, les élucubrations du délire lui offrant une forme de sursis comme Schéhérazade repousse la mort par la magie des contes et des nuits.

**Folle, Maddalenina l'est
de cette folie sereine
et terrible dans sa structure,
folie poétique peut-être,
une folie douce-amère dont on craint
les énigmes qu'elle pose.**

**on aurait tort d'occulter,
pour cause de scandale,
le cœur même du texte,
cette fiction absurde, débridée,
proche d'une *Tentation*,
qu'a construite Massa.**

À tout prendre, Maddalenina n'aurait-elle pas quelque allure d'une Mère Schreber ? Comme le Président, célèbre depuis l'analyse que Freud en a faite et que plus tard Lacan a poursuivie, elle s'invente un sacré à sa démesure. Elle tutoie les anges et les sphères mais se trouve tout autant terrifiée par leur silence. Sans cesse Maddalenina doit construire un semblant de dialogue avec l'Autre pour pallier à un monde privé du Nom-du-père, ce qui implique pour elle un amour mort et une grossesse de mort. Rejetée hors de l'ordre symbolique, elle n'aurait d'autre destin que le délire et l'emprise de l'imaginaire. La théorie lacanienne de la psychose trouve avec elle une remarquable illustration, lorsque le travail de symbolisation a été arrêté, rejeté, « forclos », pour reprendre la terminologie en vigueur, et « ce qui n'est pas venu au jour du symbolique, apparaît dans le réel » sous la forme de l'hallucination. Son père mort carbonisé dans les champs, auquel répond l'image de la cire brûlée au commencement de son accouchement délirant, hante le monde en fuite de Maddalenina. Le langage lui est cruel, il la tyrannise comme s'il devait donner voix à un père imaginaire dont l'absence fait inmanquablement retour. En

vain elle s'évertue à la conjurer par le flot des paroles dont elle abreuve Maria Carta, qui, telle une analyste involontaire, se résigne à devenir secrétaire de sa psychose. « *Dans moi c'est tout en désordre mais rien ne fait de bruit.* » Pour celle qui ne demande que l'amour, les fantasmes semblent même une ultime défense face à un univers résolument hostile.

Ma Fille folie malmène à bien des égards la raison. L'obscène et l'ordure y parfument les appareils du sacré, le syncrétisme innocent et la jouissance sans entrave de Maddalenina faisant contrepoint à un dogme dont la forme reste inattaquable aux yeux de nombreux croyants. Cette transgression joyeuse ne manqua pas d'ailleurs d'ulcérer une certaine frange conservatrice de la société italienne à la sortie du livre en 2010. Le livre fut déprogrammé d'une rencontre avec des élèves d'école secondaire pour son contenu que les censeurs qualifièrent de « pornographique ». La vision d'une Sardaigne pétrie d'une hypocrite bigoterie et encline à marginaliser ses sujets les plus vulnérables ne dut pas, non plus, aider à calmer les esprits. Cependant, on aurait tort d'occulter, pour cause de scandale, le cœur

même du texte, cette fiction absurde, débridée, proche d'une *Tentation*, qu'a construite Massa. Dans cet Apocalypse féminine aux limites du grotesque, les phrases de la folle sont bancales, leur syntaxe, incertaine. Le corps de la langue déraille, tordant et génial. Il faut toute l'intelligence d'un traducteur hors-pair pour en rendre compte. Et la sagacité de deux jeunes éditeurs, les compagnons des éditions de l'Ogre, pour l'acheminer jusqu'à nous. Promoteurs des littératures de l'irréalité, ceux-ci ouvrent pour leurs lecteurs la panse du monstre de légende où fourmillent les signes du bizarre et du vertige. Avec *Aventures dans l'irréalité immédiate*, du roumain Max Blecher, leur premier livre publié il y a plus d'un an, ils ont posé un geste qui n'a en rien perdu de sa force, celui du manifeste. Depuis, leur opération de décentrement continue d'ébranler les esprits au fil des textes qu'ils éditent, dont *Dans la maison qui recule* de Maurice Mourier, *Cordelia la Guerre* de Marie Cosnay, ou *Les Machines à désir infernales du Docteur Hoffman* d'Angela Carter. Grâce à l'Ogre, nos nuits promettent d'être agitées, de remuer comme le rêvait Henri Michaux. L'urgence de l'irréel demeure sans appel ni retour. ■